



HAL
open science

LE MONDE: ÉQUIVOQUES ET RÉOLUTION DYNAMIQUE

Dragos Duicu

► **To cite this version:**

Dragos Duicu. LE MONDE: ÉQUIVOQUES ET RÉOLUTION DYNAMIQUE. Philosophie, 2013, Patočka et la question du monde, 118, pp.53-66. 10.3917/philo.118.0053 . hal-02909851

HAL Id: hal-02909851

<https://hal.science/hal-02909851>

Submitted on 26 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le monde : équivoques et résolution dynamique

La tâche d'unifier la terminologie à l'aide de laquelle Patočka thématise le problème du monde dans les diverses étapes de son parcours philosophique donnerait des cauchemars à tout logicien. Patočka établit – souvent sous les contraintes du style polémique qu'il adopte envers telle ou telle position de ses deux maîtres fribourgeois, Husserl et Heidegger – plusieurs synonymies autour du concept de monde, mais qui se voient souvent, à d'autres moments polémiques, varier ou même se transformer dans des antinomies. Ainsi, le monde est soit synonyme de l'être, soit en excès par rapport à l'être (dont le retrait serait toujours une dimension du monde) ; il est soit thématisé comme horizon (de tous les horizons), soit considéré comme étant insuffisamment mis en évidence par l'emploi de ce concept (qui ne surprend pas sa charge d'*omnitude realitatis*). Le monde est soit totalité intotalisable et inapparente, soit « phénomène au sens formel » ; il est soit apparaissant, soit légalité ou structure de l'apparition (et donc rien d'apparaissant). Il est soit le monde naturel, c'est-à-dire le subjectif (après révision, bien sûr : le sujet pronominal vide, pôle de la structure de l'apparition, et non pas le sujet transcendantal et constituant de la phénoménologie husserlienne), soit quelque chose de bien plus fondamental, l'« ancienne *physis* restituée », le mouvement de manifestation qui sédimente l'espace-temps-qualité en son entier et qui opère ainsi l'individuation des choses.

Nous essaierons dans ce qui suit de passer en revue ces contradictions apparentes qui peuvent être réduites à deux couples d'identifications et d'oppositions correspondant, en fin de compte, aux deux thématiques – phénoménologiques et ontologiques – héritées de Husserl et de Heidegger. Ainsi, nous nous tenterons d'établir, premièrement, si le monde est l'apparaissant (phénomène au sens strict) ou s'il est plutôt la légalité (ou la structure) de l'apparition. Nous tâcherons de voir s'il y a nécessairement exclusion mutuelle des deux positions ou, pour être plus précis, s'il n'y a pas une perspective phénoménologique à trouver qui soit à même de les concilier. Nous ferons de même, deuxièmement, en ce qui concerne l'identité entre le monde et l'être, qui favorise, pour Patočka, l'assomption par sa propre pensée de la thématique de la compréhension de l'être comme sens même du phénoménal (geste qui amorce une conciliation entre Husserl et Heidegger et qui vise à retrouver l'unité de la phénoménologie dans laquelle

Patočka n'a cessé de croire). Nous demanderons alors dans quel sens et pour quelles raisons le monde est dit aussi en excès par rapport à l'être, ce qui équivaut, bien sûr, à l'identification des corrections que Patočka estime devoir apporter aux positions heideggériennes.

Bien évidemment, ces deux difficultés auxquelles nous confronte l'évolution de la pensée de Patočka (qui n'est d'ailleurs pas réputée pour sa systématisme) sont loin d'avoir échappé aux commentateurs. La première d'entre elles – celle, disons, phénoménologique au sens strict – a été récusée par exemple par Émilie Tardivel, qui plaide (dans sa contribution pour ce même numéro) pour une fidélité accrue à la considération – patočkienne elle-même¹ – de la corrélation phénoménologique entre deux pôles irréductibles, dont l'un serait le monde et l'autre, la subjectivité vide, non constituante. Si le monde est un des pôles irréductibles de la corrélation, il doit être apparaissant, même si dans un sens différent que les apparaissants singuliers. Dans ce cas, la structure même de l'apparition – c'est-à-dire la corrélation – ne peut être appelée monde qu'en un sens impropre².

La deuxième difficulté, celle ontologique – du rapport entre le monde et l'être – a attiré l'attention de Renaud Barbaras, qui s'appuie sur des considérations explicites de Patočka³ pour montrer en quel sens l'être ne représente qu'une « dimension négative, en retrait, de la manifestation du monde ». Autrement dit, « l'être ne peut être rejoint que médiatement, à partir de la question de la manifestation, qui est la question originaire, ce qui revient à dire que la manifestation n'est pas manifestation de l'être, mais l'être un moment de la manifestation »⁴. L'intention polémique de Patočka dans les passages auxquels Renaud Barbaras renvoie est

¹ Voir par exemple *Papiers phénoménologiques*, tr. fr. Erika Abrams, Grenoble, Millon, 1995 – noté PP –, p. 127 où Patočka parle de la loi fondamentale de l'apparaître : la dualité entre ce qui apparaît et ce à quoi cela apparaît ; ou encore, *Qu'est-ce que la phénoménologie*, tr. fr. Erika Abrams, Grenoble, Millon, 2002 [1988] – noté QQP –, p. 189, où il est question expressément de la corrélation phénoménologique.

² Voir aussi Émilie Tardivel, *La liberté au principe*, Paris, Vrin, 2011, p. 103 : « Il y a dès lors un paradoxe qui consiste à dire que la donation du monde en totalité ne contredit pas sa donation par esquisses ». Dans un entretien privé, Émilie Tardivel a attiré notre attention sur le sens passif qui pourrait être sous-entendu dans le terme tchèque pour monde, *svět* (qui, on le sait, provient de *světlo*, « lumière »). Comme en roumain d'ailleurs (seule langue latine à partager la même connivence étymologique entre monde et lumière), où « monde » se dit « *lume* », du latin *lumen*, *svět* renvoie plutôt à ce qui est éclairé ou mis en lumière, si l'on veut, illuminé, et non à la lumière même. Le roumain, qui ne retient pas le *mundus* (l'ordre) latin comme les autres langues latines, emploie aussi *lumen* plutôt que *lux*. Il y aurait donc une différence notable à penser entre ce qui est éclairé et ce qui y fait lumière (ou la lumière elle-même).

³ Voir notamment, J. Patočka, *Platon et l'Europe*, tr. fr. Erika Abrams, Lagrasse, Verdier, 1983 – noté PE –, p. 143, 169, 177, 184.

⁴ Renaud Barbaras, « L'être et la manifestation – Sur la phénoménologie de Jan Patočka », *RMM*, 4/2006, p. 483-494, p. 484.

explicite : c'est le sens même de l'ontologie heideggérienne qui s'y trouve remanié, pour autant que l'être n'est plus la sortie hors du retrait, mais le retrait est un moment de l'apparaître, au sein duquel il y a un « primat de la lumière »⁵. Renaud Barbaras s'appuie aussi sur une autre équivalence patočkienne : celle entre la manifestation et l'apparaître, pour conclure, non seulement que « l'apparaître au sens de Patočka échappe à l'étant comme à l'être »⁶, mais aussi et plus fondamentalement que l'être est « l'apparaître en sa profondeur » ou « le retrait du Tout dans l'apparaître »⁷.

Il existe donc une tension visible dans la conception patočkienne du monde. Avant d'essayer de restituer la cohérence de la démarche patočkienne, suivons plus en détail les deux apories dans lesquelles se trouve revêtu le problème du monde.

Le monde : apparaissant ou structure de l'apparition ?

Dans le manuscrit de travail 5E/15 de 1972 intitulé par les premiers éditeurs samizdat « Corps, possibilités, monde, champ d'apparition », Patočka formule une critique de l'*Entwurf* heideggérien. À cette occasion, Patočka reprend rapidement quelques conclusions de sa confrontation avec le subjectivisme husserlien : « Le plan de l'apparition : ce qui s'y présente devient *apparition d'un étant* ; [...] tout ce qui est dans le champ d'apparition est un étant d'ores et déjà *apparaissant* »⁸. L'intention polémique est ici manifestement dirigée contre Husserl, et devient explicite quelques lignes plus bas : dans le plan de l'apparition, « il n'y a ni “*data*” libres, ni “animation” de ces *data* par des intentions ; il n'y a que des références et des renvois de l'apparition à encore de l'apparaissant ». Le texte se poursuit par l'unification sous-entendue des critiques que la phénoménologie asubjective pourrait adresser tant au projet des possibilités heideggérien qu'à la théorie husserlienne de la constitution, pour autant que les deux manquent le fait que ce à quoi l'apparaissant apparaît (le *Dasein*, le sujet transcendantal) ne crée (n'« effectue » et ne « produit ») l'apparition « en quelque façon que ce soit »⁹.

⁵ PP, p. 209. Voir Renaud Barbaras, *art. cit.*, p. 489.

⁶ Renaud Barbaras, *art. cit.*, p. 487.

⁷ Renaud Barbaras, *art. cit.*, p. 493.

⁸ PP, p. 124.

⁹ PP, p. 127.

Mais les courts passages passés en revue font aussi apparaître un point névralgique de la conception de Patočka. En effet, c'est dans la suite du même texte qu'il invoquera ce qu'il appelle « la loi fondamentale de l'apparaître », à savoir le fait « qu'il y a toujours dualité de *ce qui* apparaît et de *ce à quoi* cet apparaissant apparaît »¹⁰. Il s'agit bien sûr d'une formulation de la corrélation phénoménologique, dans les termes qui sont ceux de Patočka¹¹. Mais si la subjectivité, la conscience est elle aussi de l'ordre de l'apparaissant (comme tout ce qui rentre dans le champ d'apparition), et si ce qui apparaît à la conscience consiste dans des renvois à toujours de l'apparaissant, la corrélation phénoménologique semblerait être une corrélation d'un apparaissant (objectif) à un autre (subjectif). Cette conclusion qui semble être réclamée par la radicalité de la circonscription de « tout ce qui est dans le champ d'apparition » sous le concept d'apparaissant (et encore de l'apparaissant) va évidemment à l'encontre des intentions de Patočka : la corrélation phénoménologique est bien une corrélation entre l'apparaissant et l'apparaître. Pour la maintenir en tant que telle, il faut reconnaître que le subjectif a aussi une forme pronominale vide qui ne coïncide pas avec ses remplissements contingents (de l'apparaissant), mais qui est définie, par exemple en 1974, dans les notes préparant l'essai « *Époque* et réduction », comme « champ d'apparition »¹². La corrélation est donc bien celle de l'apparaissant et de son destinataire, le « champ d'apparition », la subjectivité vide. Mais dans ce cas, le problème se déplace : qu'est-ce que l'apparaissant ? Dans les mêmes notes de travail de 1974, Patočka fait la remarque suivante : « En effet, ce n'est qu'en comprenant que le monde [...] ne saurait être constitué à partir du champ d'apparition, qu'on arrive, comme seule possibilité restante, à la conclusion que l'apparaissant est le monde lui-même, à la différence du champ d'apparition comme tel »¹³. Le monde n'est pas réductible à l'immanence, à l'intentionnalité constituante, il est donc différent du champ d'apparition (du subjectif vide) : il est, précisément, ce qui apparaît, l'apparaissant.

¹⁰ PP, p. 127.

¹¹ En 1971 par exemple, au début de l'essai « Le subjectivisme de la phénoménologie husserlienne et l'exigence d'une phénoménologie asubjective », le thème de la corrélation phénoménologique, formulé comme « corrélation de l'apparaissant et de l'apparaître » (l'on sous-entend : corrélation de l'apparaissant et de l'apparaître à moi – *i. e.* le phénoménal, le subjectif) est présenté comme le point de départ valide de la phénoménologie husserlienne elle-même (cf. QQP, p. 189).

¹² « Rien ne s'oppose à ce qu'on donne au champ d'apparition le nom de subjectivité. Il faudra seulement se rendre compte que la subjectivité ne signifie alors rien d'autre que ceci : le monde apparaît [...] » (PP, p. 191).

¹³ PP, p. 191.

Ce résultat a été préparé par les deux présentations que Patočka donne, dans le même manuscrit de travail, de la « structure de l'apparaître en tant que tel », qui comprend, outre « ce à quoi l'apparaissant apparaît, la subjectivité (ayant une structure pronominale vide, à ne pas identifier avec un sujet particulier fermé) » et outre le « comment de l'apparaître dont relève la polarité remplissement – évacuation », un premier moment structural : « cette totalité universelle de l'apparaissant, le grand tout » (qui est aussi nommé, plus bas, « la réalité effective une et totale »¹⁴). Quelques pages plus haut, Patočka notait déjà : « Le phénomène, l'apparaître, a pour moments ce qui apparaît (le monde), ce à quoi l'apparaissant apparaît (la subjectivité) et le *comment*, la manière dont l'apparaissant apparaît »¹⁵. Le monde semble donc être pour Patočka, à ce stade de sa réflexion, un moment du phénomène ou de la corrélation phénoménologique, faisant face et étant irréductible à la subjectivité vide, tout en partageant avec celle-ci une co-originarité de structure. Le sujet vide – non apparaissant, qui n'apparaît pas à la façon des singularités – n'est rien d'autre que la réceptivité de la structure, pour autant que « subjectif » veut dire : « le monde apparaît », tandis que le monde – l'apparaissant lui-même – est la générativité de la structure, c'est-à-dire ce qui entre dans l'apparition, ce qui apparaît selon la loi du vide et du remplissement (toujours partiels).

La subjectivité pronominale vide est l'apparition du monde, le fait que le monde apparaît, et le monde est (dans la corrélation) l'apparaissant au subjectif. Nous l'avons vu, Patočka désigne parfois ce sens désubjectivé de la subjectivité par le nom de champ d'apparition. Vers la fin du même manuscrit de travail préparant l'essai « *Épochè* et réduction », il dira aussi, clairement, que « et le monde et le champ d'apparition sont phénomènes au sens formel »¹⁶. Cette dernière assertion circonscrit les enjeux de l'essai de 1975 : c'est le sens même du phénomène qui doit être repensé contre Husserl pour garantir l'unité de la phénoménologie. Celle-ci ne peut plus être l'analyse de la constitution ; la théorie de l'intentionnalité doit être amendée et désubjectivée.

Cette confrontation avec Husserl a été amorcée dans plusieurs textes antérieurs. Nous nous arrêterons rapidement ici sur une réflexion de 1972, présente dans le manuscrit « *Forme-du-monde de l'expérience et expérience du monde* » qui se rattache à et prépare la confrontation

¹⁴ PP, p. 177.

¹⁵ PP, p. 171.

¹⁶ Bien que le thème strict de la phénoménologie soit non pas le monde, mais « son champ d'apparition » (PP, p. 207).

amicale avec la cosmologie de Fink (effectuée explicitement dans l'article « Le tout du monde et le monde de l'homme »). Patočka note à cette occasion que le monde « est à l'œuvre dans l'expérience en tant qu'horizon non thématique », ce qui garantit l'unité même de toute expérience. Et de poursuivre, marquant à nouveau la différence qui sépare sa position de celle de Husserl : « Le monde n'est cependant pas lui-même un horizon, c'est-à-dire un mode impropre de donation, mais l'*omnitude realitatis* au sens éminent »¹⁷. Le contenu du monde, l'*omnitude realitatis*, est bien de l'ordre de l'acte, tout comme le monde est l'actualité de l'apparition ; le monde est précisément le tout de ce qui apparaît, donc l'apparaissant même, ce qui veut dire qu'il est bien, et même en un sens insigne, phénomène.

Et pourtant, dans un autre manuscrit de travail datant de la même période, l'identification du monde et de l'apparaissant (le phénomène en sens insigne) ne se fait pas directement et sans reste : « je prends le monde en vue en tant que phénomène, mais je vois en même temps que si je peux remplacer et modifier chaque étant intramondain, je ne peux jamais en faire autant du monde comme tel, du monde en totalité »¹⁸. Autant dire que si le monde est phénomène, il ne l'est pas au même sens que les singularités, phénomènes au sens strict. Patočka confirmera bien, dans le séminaire de 1973 « Platon et l'Europe », que ce qui se montre « dans la plénitude de la donation immédiate » n'est pas la totalité, mais les singularités¹⁹. Cette même différence est soulignée dans l'essai « *Épochè* et réduction » où Patočka insiste, contre Husserl, sur le fait que l'*ego* est loin d'être phénomène immédiatement (voir plus phénomène, dans la clarté et l'immédiateté de sa donation à soi, que les phénomènes donnés par esquisses), et donc qu'il n'est jamais perçu autrement que comme « centre d'organisation d'une structure universelle de l'apparition qui ne peut être ramenée à l'apparaissant comme tel dans sa singularité ». Et il conclut : « Cette structure, nous la nommons le monde »²⁰.

Une observation s'impose immédiatement : l'assimilation du monde à l'apparaissant, présente de façon explicite dans le manuscrit de travail qui prépare l'essai « *Épochè* et réduction », n'a pas été retenue dans le texte final. La variante publiée, insistant sur la différence

¹⁷ PP, p. 216.

¹⁸ « La phénoménologie comme doctrine de la conscience introspective et comme théorie de l'apparition. Le problème d'une *épochè* » (1972-73), PP, p. 237.

¹⁹ Cf. PE, p. 83. Déjà en 1965, dans la « Note sur la préhistoire de la science du mouvement », le monde est dit « immensité *inapparente* » (MNMEH, p. 5, nous soulignons), immensité et *omnitude realitatis* donc, mais non pas phénomène au sens strict.

²⁰ QQP, p. 225.

entre apparaître et apparaissant (singulier) et donc sur la différence de deux sens de phénoménalité, laisse aussi de côté la subtile distinction de 1972 entre le concept de monde et celui d'horizon. La raison en est sans doute le besoin de simplifier l'argument qui vise à dégager le monde comme « condition de possibilité de l'apparaître du soi » ou de l'égoïque. Patočka remarque ainsi rapidement que le monde est « horizon originaire (et non pas [...] l'ensemble des réalités) »²¹. L'*omnitude realitatis* s'efface donc devant le monde conçu comme condition de possibilité : « Le monde est la condition de possibilité non seulement de l'apparaître des réalités naturelles, mais encore d'un étant qui vit dans un rapport à soi-même »²², bref de l'*ego*.

Nous voyons donc l'accent se déplacer : le monde ne semble plus être l'apparaissant co-originaire à son destinataire, l'*ego*, mais le nom de la structure même de l'apparition. Déjà en 1972, dans le manuscrit « Corps, possibilités, monde, champ d'apparition » que nous avons déjà évoqué, le monde est identifié à « l'instance universelle de l'apparition, le plan d'apparition universel »²³. Si le monde est le plan ou l'instance même de l'apparition, il doit désigner aussi la structure même de l'apparaître, et non plus se résumer à être un moment de cette structure. Ceci est expressément affirmé par Patočka dans le court manuscrit de travail 3G/16 datant de 1973-74 et intitulé « Qu'est-ce que l'apparition ? » : la « structure légale du pur apparaître »²⁴ ne peut pas être expliquée d'une manière causale, par exemple comme adaptation du sujet « aux structures de la nature et de la société », ce qui veut dire que « la structure de l'apparition ne peut être qu'une structure fondamentale du monde »²⁵. Et même dans les notes de travail qui préparent « *Epochè* et réduction » et qui nous ont fourni la plus nette identification du monde à l'apparaissant, en circonscrivant à nouveau le problème de la corrélation phénoménologique dans les termes suivants : « l'on a, d'une part, le se-montrer du monde, d'autre part ce qui se montre dans son être en soi »²⁶, Patočka écrit : « Le rendre-présent etc. [un autre exemple de caractère d'apparition est ici le « faire approcher et éloigner »], ce sont des caractères phénoménaux du *monde*. Le "sujet" n'est qu'une composante de cette structure : au se-montrer, à l'apparaître

²¹ QQP, p. 225.

²² QQP, p. 226. La même formule sera reprise par exemple en 1976, dans l'essai « Qu'est-ce que la phénoménologie ? », où la totalité qu'est le monde, en opposition avec « l'ensemble de l'étant (ce qui est irréalisable) », est dite être « la condition de possibilité de l'apparaître » (QQP, p. 256).

²³ PP, p. 122.

²⁴ PP, p. 254.

²⁵ PP, p. 255. La même conclusion est reprise un peu plus loin : « L'apparaître appartient au monde en tant que tel, est une structure particulière du monde » (PP, p. 256).

²⁶ PP, p. 169.

appartient aussi ce à *quoi* l'apparaissant apparaît, mais rien au-delà »²⁷. Le monde nomme ainsi à la fois ce qui se montre et ce qui contient la structure du se-montrer, il semble donc inclure à nouveau les termes de la corrélation phénoménologique. À la fin du manuscrit de travail « *Forme-du-monde de l'expérience et expérience du monde* », Patočka semble avouer cette coïncidence du sens propre du phénomène et du monde : « loin d'être distinct de l'apparition, le tout est l'apparition elle-même »²⁸.

La situation théorique à laquelle nous sommes confrontés semble être donc la suivante : les caractères phénoménaux sont les caractères du monde (et non pas du sujet ou du subjectif), et ce qui se donne à travers ces caractères est toujours le monde, car le monde est l'apparaissant, bien qu'il n'apparaisse pas à la manière des singularités. La différence entre l'être-apparaissant du monde et celui des étants est thématifiée elle aussi dans les notes de travail de 1974 pour « *Épochè et réduction* » :

« L'apparaître, il est vrai, ne peut être déterminé et, le cas échéant, connu qu'en vertu du fait que quelque chose apparaît et que cet apparaissant forme une unité qu'on peut désigner comme le monde, l'univers de tout ce qui est. Mais cette totalité n'est pas originellement elle-même quelque chose qui apparaît *au milieu* d'autre chose dont elle se mettrait à part ; elle n'est pas à déterminer à l'instar des choses singulières [...] ; elle est au contraire le préalable *en quoi* seul le singulier concret se met à part : elle est *ce qui* apparaît »²⁹.

Le monde est donc ce qui apparaît comme fond à partir duquel et au sein duquel chaque apparaissant singulier se délimite, c'est-à-dire s'individue, apparaît. C'est en ce sens que Patočka écrit déjà en 1972 : « La lumière du monde est le tout dont les apparitions sont des

²⁷ PP, p. 169.

²⁸ PP, p. 224.

²⁹ PP, p. 176. Le texte se poursuit : « De même que le sujet à l'origine n'est *uniquement* que *ce à quoi* elle apparaît ». Le dispositif du manuscrit de 1974 est ainsi admirablement résumé. Pour ce qui est de la différence entre l'être-apparaissant du monde et l'être-apparaissant des singularités en son sein, ce manuscrit reprend ici des conclusions à forte résonance aristotélicienne déjà détaillées dans les notes préparatoires du cours de 1968-69 « *Leçons sur la corporéité* » : « Chaque chose acquiert sa figure – se délimite – devient en tant qu'individu en se mettant à part des autres. Ce devenir trace des frontières vis-à-vis d'autre chose, il est un processus de définition, de mise en forme. Cette définition se fait vis-à-vis de toutes les autres choses, toutes en sont co-définies [...]. La chose n'est pas seulement "en elle-même", mais dans toutes les autres, elle est son rapport de délimitation vis-à-vis de la totalité, de tout ce qui est. En apparence, il n'y a, dans ce processus, rien au-delà des choses. En réalité, cependant, cette délimitation implique d'ores et déjà l'idée de *ce en quoi*. Ce en quoi – n'est pas comme tel une chose » (PP, p. 114).

“limitations”. Toute apparition est apparition au sein du monde et présuppose celui-ci »³⁰. Remarquons à nouveau une certaine imprécision lexicale : les « apparitions » sont ici, en fait, les apparitions des apparaissants singuliers, mais le terme choisi pour les désigner garde une ambiguïté qui préserve son applicabilité tant au cadre phénoménal – l’apparition dans l’apparaître à moi, entrée dans la corrélation phénoménologique – qu’au cadre ontologique de « l’individuation primordiale » ou de l’« ouverture primordiale »³¹ – première délimitation des individus vis-à-vis de la totalité.

Résumons. Déjà à partir de 1972, dans le cadre de la critique de l’*Entwurf* des possibilités heideggerien qu’il assimile au subjectivisme de la phénoménologie transcendantale de Husserl, Patočka plaide pour une phénoménologie asubjective qui assume le fait que le champ phénoménal contient seulement des « renvois de l’apparition à encore de l’apparaissant ». Ceci veut dire que c’est l’apparaître, et non pas le subjectif (*ego* transcendantal ou *Dasein*) qui régit tant le remplissage du champ phénoménal que les légalités à l’œuvre dans celui-ci. Ainsi, ce qui se présente dans le champ phénoménal est toujours de l’apparaissant, ce qui veut dire que le subjectif, pour autant qu’il apparaît, le fait en tant qu’apparaissant. De même, c’est une loi fondamentale de l’apparaître qu’il y a toujours une corrélation, une polarité co-originale entre ce qui apparaît (l’apparaissant) et ce à quoi l’apparaissant apparaît. Nous avons évoqué dans ce cadre une interprétation possible de ces conditions théoriques : pour autant que le sujet entre lui aussi dans l’apparition et est donc apparaissant, la corrélation phénoménologique dans laquelle il se trouve avec l’apparaissant en général revêt un aspect tautologique, comme corrélation de l’apparaissant (le sujet) à l’apparaissant (en général). Bien évidemment, ceci va à l’encontre de l’intention phénoménologique de Patočka. Cette tautologie est bien plutôt la figuration d’une réduction à l’absurde de la position transcendantale husserlienne, car c’est la corrélation phénoménologique proposée par Husserl qui se trouve réduite à une tautologie si l’on se rend compte, comme Patočka le fait, que l’*ego* transcendantal, pour autant qu’il se donne à voir dans ses vécus, n’apparaît pas dans une donation immédiate transparente et apodictique comme le soutient Husserl, mais en tant qu’apparaissant. C’est donc la donation de la subjectivité husserlienne qui condamnera la corrélation phénoménologique à l’absurdité d’une figure tautologique. Contre ce type d’absurdité, Patočka affirmera le statut vide de la subjectivité – qui

³⁰ PP, p. 223.

³¹ MNMEH, p. 100.

est, en tant que vide, non apparaissant (tandis que les effectuations concrètes du subjectif, les vécus, sont toujours de l'apparaissant) – comme un des pôles de la corrélation récupérée. Vider la subjectivité de ses effectuations (apparaissantes) pour garantir sa co-originarité avec l'apparaissant et sa synonymie avec le champ d'apparition, cela a une conséquence immédiate, présente au cœur du projet asubjectif de Patočka : les effectuations de la subjectivité ne peuvent être responsables ni de la forme, ni du remplissement de l'apparaître ; ce n'est pas l'*ego* qui constitue quoi que ce soit. L'*ego* vide, « champ d'apparition », synonyme du simple fait que « le monde apparaît », n'est qu'un des pôles de la structure de l'apparaître et, en tant que pôle, il est plutôt déterminé par celle-ci au lieu d'en être responsable.

Ce tableau théorique, bien connu par les lecteurs de Patočka, implique une autre conséquence importante pour notre propos : si l'on conserve la corrélation phénoménologique comme co-originarité irréductible des deux pôles que sont le champ d'apparition (le subjectif vide) et le monde, le monde est évidemment synonyme de l'apparaissant. Plus loin encore, pour conserver la pertinence d'une phénoménologie dans ce cadre, Patočka écrira aussi que le champ de l'apparition comme le monde sont des « phénomènes au sens strict ». Mais son intransigeance philosophique l'oblige, à d'autres endroits de son œuvre, à nuancer tant ce dernier propos que la configuration que nous venons de présenter (où le monde est identifié à de l'apparaissant). Tout d'abord, il y a une différence entre le sens d'être apparaissant des singularités et celui du monde. Ce dernier n'est pas non plus phénomène au même sens que le sont les singularités, car il est le fond à partir duquel, et contre lequel les individus s'individualisent, ayant ainsi la fonction d'un horizon dans chaque apparition singulière (tout en restant néanmoins aussi actuel : il est l'*omnitudo realitatis*, le grand apparaissant au sens strict). D'autre part, le monde semble contenir et nommer la structure de la corrélation elle-même. En effet, le se-montrer est le se-montrer du monde ; tous les caractères d'apparition sont des caractères du monde ; la structure de l'apparition est une structure du monde, bref, le monde semble être à la fois l'apparaissant en général et la structure (la corrélation) de l'apparition elle-même.

Notre hypothèse se laisse ici énoncer comme suit : la reprise par Patočka de la conception aristotélicienne du mouvement permet de penser un monde qui à la fois désigne la structure de l'apparition et est aussi ce qui apparaît, un monde donc qui se donne avec ses modes de donation, qui réalise la coïncidence de l'apparaissant et de la structure de l'apparaître. Mais avant

d'examiner les conditions d'une telle conciliation, passons en revue la deuxième contradiction apparente – celle ontologique – qui peut être dégagée au sein de la thématization patočkienne du monde. C'est vers cette problématique ontologique que nous renvoie déjà la distinction entre le sens de la phénoménalité des singularités et le sens de la phénoménalité du monde, sur fond duquel elles se démarquent, car dire que les singularités sont implique aussi de dire que le monde est.

Le monde e(s)t l'être

Le rapport du concept patočkien de monde à celui de l'être est, nous l'avons déjà annoncé, lui aussi ambigu. À plusieurs reprises, Patočka opère une synonymie entre les deux. Déjà dans les notes préparatoires du cours de 1968-69, il écrit : « Nous désignons la totalité préalable comme monde et comme être »³², pour préciser ensuite un des deux termes de la synonymie : « l'être = apparaître est la mise à part des singularités qui ressortent du tout de l'univers »³³. La même synonymie de l'être et du monde est sous-entendue dans un manuscrit de travail datant du début des années 1970³⁴, et aussi dans le premier des deux essais topiques de présentation du projet asubjectif³⁵. Elle est reprise en 1972, dans « Forme-du-monde de l'expérience et expérience du monde » : dans la considération du tout préalable, « ce qui apparaît n'est pas un étant, mais justement le tout, et cette totalité n'est pas étant, mais être »³⁶. De même, dans le manuscrit de travail 3G/11 de 1974 qui prépare la Postface pour la traduction française du *Monde naturel comme problème philosophique*, Patočka écrit, contre Husserl, que « le monde originellement vécu se montre, non plus comme un ensemble d'étants sous le regard de la conscience transcendantale, mais comme l'être même tel qu'il se déploie en faisant apparaître les

³² PP, p. 114.

³³ PP, p. 115.

³⁴ « Le monde est assurément un *imaginarium*, mais cet *imaginarium* n'est lui-même la représentation d'aucune chose ; il n'est rien de plus que la structure du "est" qui est indispensable à ce que les choses se découvrent » (Ms. 6D/1, PP, p. 265).

³⁵ « Non que la sphère phénoménale puisse être considérée comme la création du sujet [...]. Et surtout, le se-montrer qui s'y déploie n'est pas l'œuvre de l'homme. [...] Dans le projet de la sphère phénoménale, c'est l'être qui offre à tout étant la clarté de son espace » (« Le subjectivisme de la phénoménologie husserlienne et la possibilité d'une phénoménologie asubjective », QQP, p. 183).

³⁶ PP, p. 221.

étants »³⁷. La même synonymie est opérée dans le deuxième des *Essais hérétiques* (ouvrage qui mise ouvertement sur la familiarité des potentiels lecteurs avec l'œuvre de Heidegger)³⁸, tout comme dans le texte de 1976, « Qu'est-ce que la phénoménologie ? », où le monde comme totalité est décrit dans les termes suivants : « Ce tout comme tel n'est donc pas un étant, mais quelque chose qui dépasse l'étant »³⁹. La totalité domine et circonscrit l'étant en tant que sa condition de possibilité, elle est ouverture, bref, elle est être.

Mais il y a aussi des moments – et pas des moins importants – où la synonymie monde – être est nuancée par Patočka. Ainsi, à la fin des notes pour le cours de 1968-69 (« Leçons sur la corporéité »), en reprenant l'équivalence monde – univers – réalité, il écrit : « L'être est toujours en rapport avec la réalité – il est l'être de l'univers. D'un côté, l'univers est excédé par l'être. De l'autre, lui-même l'excède en tant que réalité pure et simple, en elle-même non manifeste »⁴⁰. L'être semble ici nommer, pour Patočka, l'actualité de la manifesteté, et ne s'applique pas à la « réalité pure et simple » des individuations qui n'entretiennent pas un rapport à l'être. Rappelons ici la distinction déjà citée de 1972 entre le concept d'horizon et le monde comme acte, l'*omnitudo realitatis*, qui fait référence au fait que l'univers « est actuel, il est l'être même »⁴¹. Nous sommes confrontés à nouveau à un glissement de sens, cette fois-ci celui de la double actualité de l'être. Si d'un côté, la réalité de l'univers, du monde, est celle de l'être même, de l'autre (en 1969), cette même réalité excède l'être, pour autant que celui-ci représente l'actualité de la manifesteté, l'être dévoilé dans sa compréhension par le *Dasein*. D'ailleurs, la fin du cours de 1968-69 propose un double sens de l'être, qui serait d'abord « le tout préalable de l'espace-temps », forme présumée et condition de possibilité de toutes les singularités et irréductible aux choses étantes⁴² ; ensuite, dans un second sens, l'être serait « le tout préalable de la compréhension qui rend possible l'être-à-découvert tant de l'univers en totalité que des singularités ».

³⁷ PP, p. 140.

³⁸ « Depuis la naissance de la philosophie, l'histoire est au premier chef cette histoire interne du monde comme être distinct des étants auxquels en même temps il appartient en tant qu'être de l'étant » (EH, p. 90).

³⁹ QQP, p. 256.

⁴⁰ PP, p. 116.

⁴¹ PP, p. 219.

⁴² Cf. PP, p. 116.

L'être est donc non seulement ce qui rend possible l'individuation des choses, mais aussi ce qui rend possible « la rencontre et le dévoilement des choses »⁴³, bref la phénoménalisation. Ce double sens de l'être sera repris dans la Postface de 1969 au *Monde naturel comme problème philosophique* : « Ce que l'être de l'étant est pour nous : le fondement sur lequel nous nous tenons, sur lequel nous devenons ce que nous sommes en tant qu'étant dont l'être réside dans la compréhension – c'est cela qu'est l'espace-temps pour les choses : le cadre préalable, total, non individué de toute individuation »⁴⁴. Patočka décrit ici la différence entre la manifestation comme individuation qui « n'est pas manifestation pour un sujet », mais « entrée dans la singularité », « ouverture primordiale » qui se distingue de « l'ouverture secondairement humaine ». Cette manifestation primaire est appelée aussi ouverture « physique, de l'étant par l'être », et ainsi l'être comme *arché* de l'individuation est synonyme du « monde au sens fort du terme », de « l'ancienne *physis* restituée »⁴⁵.

C'est à propos de ce sens fort du monde comme individuation, comme manifestation physique (autonome par rapport au dévoilement, donc à la phénoménalité) que Patočka écrira dans un fragment de 1972, soulignant bien sa coïncidence avec le mouvement au sens aristotélicien, qu'« il doit y avoir quelque chose comme un mouvement par lequel le cœur du monde constitue son contenu contingent et dont l'espace-temps-qualité en totalité est un sédiment »⁴⁶. Cette individuation primordiale est, dans le même fragment, nommée « proto-mouvement », « mouvement de l'apparaître » ou « apparaître comme sortie du fondement obscur », tandis que l'apparaître à moi ou, si l'on veut, le dévoilement dans la phénoménalité, est appelé ici « apparition secondaire », « apparition de l'apparaissant qui présuppose [...] la constitution d'une centralité », qui présuppose donc « un monde propre », un « monde ambiant »⁴⁷. Ces mêmes considérations seront réitérées dans l'essai de 1972 « Le tout du monde et le monde de l'homme », préparé par le fragment que nous venons de citer, où Patočka se confronte à nouveau explicitement à la cosmologie finkéenne. Il commence par admettre de

⁴³ PP, p. 116.

⁴⁴ MNMEH, p. 100.

⁴⁵ « Ne serait-il pas possible [...] d'introduire dans le contexte ontologique le monde au sens fort du terme, le monde existant de manière autonome ? L'ancienne *physis* ne sera-t-elle pas restituée en tant qu'*arché* gouvernant tout le singulier ? » (MNMEH, p. 100).

⁴⁶ PP, p. 157. Il s'agit du manuscrit 2E/9 lié au débat de Patočka avec Fink, tout comme les passages déjà cités de la Postface de 1969.

⁴⁷ PP, p. 157.

manière radicale que « le tout du monde peut être représenté sans l'apparaître-à-moi »⁴⁸, que « un monde sans centres, exempt de tout centrage, est possible et concevable », et poursuit, en détaillant l'ajointement de la phénoménalité au proto-mouvement d'individuation : « Le tout du monde se restructure environnant celui à qui l'apparaissant apparaît [...]. Le monde devient “monde environnant” : à travers l'apparaître-à-moi, le monde reçoit un centre [...]. Dans l'apparaître-à-moi, l'espace devient espace du monde environnant, donné dans des perspectives, sur le fond d'un ultime horizon omni-englobant. Le “pas-encore” et le “plus jamais” temporels deviennent rétion anticipante qui demeure auprès du présent »⁴⁹.

Ce sont donc deux sens de l'apparaître que Patočka distingue, le premier (fondement du deuxième) étant celui qui régit l'individuation des choses et le deuxième étant l'apparaître à moi, le plan de la compréhension de l'être à l'œuvre dans le champ d'apparition (dans la subjectivité vide). Le premier, manifestation première, individuation primordiale, devient centré dans le deuxième, qui lui aussi (toute la doctrine des trois mouvements de l'existence en témoigne) a pour Patočka une nature dynamique. Et la conciliation de ces deux sens (dynamiques) de l'être est opérée explicitement par Patočka dans la Postface de 1969, à l'aide du concept de mouvement : « Tel serait en définitive le sens de la tentative pour comprendre l'existence en tant que mouvement – le mouvement serait ici le moyen terme entre les deux manières fondamentales dont l'être découvre l'étant et, par-là, se relève comme son origine et la puissance qu'il gouverne – *arché* »⁵⁰. Notons tout de suite la synonymie, opérée au moyen de l'expression « *arché* qui gouverne l'étant » ou qui gouverne « tout le singulier », entre l'être et « l'ancienne *physis* restituée ». Cela équivaut à une dynamisation de l'ontologie et du sens de l'être. C'est cette lecture (aristotélicienne et physique) qui conduit d'ailleurs Patočka en 1973, dans le séminaire *Platon et l'Europe*, à dire plus d'une fois que le problème de la manifestation est plus profond et plus originaire que le problème de l'être⁵¹ (et même que la question de l'ontologie est, telle que Heidegger la pose, prématurée⁵²).

Arrêtons-nous aussi sur un dernier passage, datant de 1972, qui résume bien les difficultés de la synonymie monde – être. Patočka commence par thématiser l'ajointement de

⁴⁸ MNMEH, p. 269.

⁴⁹ MNMEH, p. 270.

⁵⁰ MNMEH, p. 101.

⁵¹ Voir par exemple PE, p. 143 et p. 177.

⁵² Cf. PE, p. 187.

l'apparaître à moi et du monde. Le monde est, d'une certaine manière, dépendant du moi « parce qu'il apparaît – *l'apparition en tant que telle* n'est pas indépendante du moi », ce qui veut simplement dire qu'il y a ajointement, que quelque chose dans le monde ne s'oppose pas au fait qu'il y a du phénoménal. Sans céder à une téléologie *stricto sensu*, nous pouvons au moins déduire que, puisqu'il y a du phénoménal, « l'apparition [la phénoménalité, l'apparaître-à-moi, *n. n.*] n'est pas extérieure à l'essence de l'être du monde »⁵³. Et Patočka d'établir les conditions d'une telle pensée (corollaire d'une phénoménologie asubjective qui ne conçoit pas la dépendance du monde par rapport au subjectif comme résultat d'une constitution du monde par l'*ego*, mais peut thématiser véritablement – et sans mythologiser le pouvoir du subjectif – l'ajointement des deux) : « Cela sera établi en concevant l'être lui-même à partir de l'apparition, au lieu de prendre l'apparition comme quelque chose qui ferait vis-à-vis à l'être. L'être serait lui-même en retrait, mais le retrait est une modalité de l'apparaître [...]. L'être du monde n'est rien d'autre que ce qui met l'apparition comme telle en mouvement – l'espace-temps unique et omni-englobant qui fait apparaître l'intramondain, c'est-à-dire qui le laisse être *sans* comme *avec* son rapport à moi »⁵⁴. Une observation s'impose : concevoir l'être à partir de l'apparition, c'est prendre bien en compte la disponibilité de l'être (en tant que mouvement qui « fait apparaître l'intramondain » sans son rapport à un champ phénoménal) *pour* la présence d'un champ phénoménal, *pour* la phénoménalité. C'est pour cela qu'il faut repenser l'être, non seulement comme retrait, comme *arché* dominant dont le destin régit le phénoménal depuis son obscurité, mais comme ayant un sens commun dans sa double hypostase d'individuation (sans rapport à moi, à un centre, au phénoménal) et de phénoménalisation (d'entrée dans l'apparaître-à-quelqu'un). Même le retrait de l'être, son « obscurité », contient l'ouverture possible et bienveillante à une phénoménalisation, et l'on pourrait dire que déjà l'individuation des choses est une proto-phénoménalisation.

Résumons. Pour marquer la différence entre le fond d'individuation et les individus du monde, entre le monde et les singularités qui apparaissent en son sein (mais aussi, sans doute, pour s'adresser aux lecteurs familiarisés avec le travail ontologique de Heidegger et pour les convaincre de la possibilité d'unifier sa thématique avec celle, husserlienne, du monde naturel), Patočka opère à plusieurs endroits de son œuvre une synonymie entre monde et être. Le monde

⁵³ « Forme-du-monde de l'expérience et expérience du monde », PP, p. 224.

⁵⁴ PP, p. 224.

est plus que l'étant qui apparaît en son sein. Mais l'être a, dans ce cadre, deux sens : il est d'abord la condition de possibilité de l'individuation des choses (l'espace-temps omni-englobant), voire même ce qui opère cette individuation (Patočka parle de l'ouverture physique de l'étant par l'être) ; mais il est aussi la condition de possibilité de la compréhension de l'étant, bref de la phénoménalité, de l'apparaître à moi. En tant que mouvement d'individuation qui dépose l'espace-temps et l'*omnitudo realitatis*, le monde (où, si l'on veut, l'être au premier sens) excède l'être comme fondement de la compréhension, mais est à son tour excédé par ce dernier depuis la perspective phénoménologique de l'apparaître-à-moi. Autant dire que ces deux sens de la coïncidence être – monde cherchent leur conciliation, qui ne peut être obtenue, pour Patočka, qu'à condition de dépasser le cadre prématuré où se pose la question de l'être chez Heidegger et de concevoir l'être comme manifestation ou *physis* (au premier sens) et comme mouvement de l'existence (au deuxième sens). Le mouvement sera le moyen terme recherché pour harmoniser et comprendre l'unité de ces deux sens du monde – individuation physique première et phénoménalité, monde de la vie. Cela exige aussi de repenser le sens possible de la dépendance du monde (ou de l'être) par rapport à la phénoménalité, au-delà des alternatives husserlienne (qui voit cette dépendance comme constitution du monde par l'*ego*) et heideggérienne (qui ne pense que la dépendance inverse, celle de la phénoménalité par rapport à l'être et à son destin). Il est vrai – nous dit Patočka dans sa confrontation avec Fink – qu'un monde (au sens premier, d'individuation) est pensable et possible sans la phénoménalité, sans l'homme. Mais puisqu'il y a phénoménalité, il doit aussi y avoir non-opposition entre le monde comme proto-individuation et le phénoménal, co-détermination du monde par l'apparition, par l'apparaître à moi. Nous pouvons dire *a minima* que quelque chose dans le monde permet et accueille (si dire qu'il exige c'est trop dire) la phénoménalité.

La dissolution des contradictions : le monde comme mouvement au sens aristotélicien

C'est à partir de sa reprise d'Aristote et de son concept de mouvement que Patočka pense, dès 1964, l'articulation entre phénoménalité et individuation physique. Dans un essai qui accompagne la publication de son *Aristote*, il commence par constater, avec Aristote, que c'est le mouvement qui occasionne la rencontre en acte de toutes les déterminations présentes d'une

chose. Et il poursuit : « Comme ce sont les déterminations du substrat que nous élucidons en employant le mot : “est”, “il y a”, il s’ensuit que c’est le mouvement qui donne aux choses d’être ce qu’elles sont – le mouvement est un facteur ontologique fondamental »⁵⁵. C’est donc « le mouvement qui fait que les choses sont », mais ce faisant il leur donne aussi leur unité, un sens compréhensible pour nous. Et le mouvement ontogénétique ici présent concilie (en les produisant à la fois) la détermination des choses (ce que Patočka appellera par la suite leur individuation primaire) et leur teneur de sens pour notre compréhension, et cela parce qu’il vise ce qui est « éternellement présent », la « présence la plus stable », le « maximum de présence »⁵⁶. La conséquence est directe : « Il s’avère ainsi que le mouvement est essentiellement lié, non seulement à la détermination du substrat, à sa délimitation et à son individuation, mais encore à son dévoilement »⁵⁷. Autant dire (et ce déjà en 1964) que la définition commune de l’individuation primaire et de la phénoménalité est le mouvement comme « accroissement de la présence ». Et finalement Patočka nous fournira, dans un passage remarquable, tous les termes (et leurs relations réciproques) à l’aide desquels il développera par la suite le problème du monde dans le cadre de sa phénoménologie :

« La délimitation et le dévoilement peuvent être subsumés sous le concept global de manifestation. Le mouvement est le fondement de toute manifestation. Or la manifestation [...] n’est pas quelque chose dont l’essence demeurerait en retrait. Au contraire, l’être tout entier entre dans le phénomène car “être” ne signifie rien d’autre que déterminer un substrat ; la détermination du substrat est mouvement, et le mouvement réside précisément [...] dans la manifestation. Le mouvement est ainsi ce qui fonde l’identité de l’être et de l’apparaître. L’être est être manifeste »⁵⁸.

⁵⁵ « La conception aristotélicienne du mouvement : signification philosophique et recherches historiques », MNMEH, p. 129.

⁵⁶ MNMEH, p. 131. Patočka présente cette conclusion d’Aristote, qui se trouve à la base de sa téléologie (projet qui reste pour Patočka valide en un certain sens, à condition de le séparer de « l’empirie grossière » et des moyens ontologiques parfois « naïfs » d’Aristote) (J. Patočka, *Aristote, ses devanciers, ses successeurs*, Paris, Vrin, 2011, p. 253) comme étant obtenue « en prolongeant au-delà de ses limites effectives la tendance dont il [le mouvement analysé, sous le regard, phénoménalisé, *n. n.*] ne peut réellement atteindre le terme » (MNMEH, p. 131). Bref, il s’agit d’un passage phénoménologique à la limite, d’une sorte de déduction transcendantale de l’ontologie (du mouvement physique) à partir de la phénoménologie (du mouvement physique).

⁵⁷ MNMEH, p. 132.

⁵⁸ MNMEH, p. 132.

Nous retrouvons ici *in nuce* toutes les conclusions phénoménologiques de Patočka eu égard à la relation monde – être, tout comme la solution de l'apparente contradiction qui les frappe. Ainsi, le monde comme mouvement de manifestation (synonymie que Patočka effectue lui-même) subsume et contient tant l'individuation physique (délimitation) que l'entrée dans la phénoménalité (dévoilement). L'identité de l'être et de l'apparaître désigne ce que Patočka appellera par la suite la « co-détermination » du monde par la phénoménalité, car l'ajointement du phénoménal au proto-mouvement d'individuation peut être pensé comme requis, co-déterminé par leur nature commune de mouvement qui vise le maximum de présence. Ainsi, l'on peut penser cet ajointement au-delà de la perspective husserlienne de la constitution, et sans pour autant prendre en considération, comme Heidegger, uniquement la domination de la phénoménalité par l'être et son retrait. Le retrait de l'être n'est qu'une modalité de l'apparaître (ou, comme le dit Patočka ici, l'être et l'apparaître sont synonymes), pour autant que l'on conçoit les deux comme manifestation, comme mouvement qui cherche la présence maximale. Le monde est donc synonyme de l'être – car ils sont précisément cet acheminement vers la présence, manifestation –, mais le monde comme manifestation excède l'être considéré uniquement dans une perspective statique (ontologique sans être physique, si l'on peut dire ainsi) comme celle de Heidegger.

Nous avons ainsi retrouvé le terrain – aristotélicien – où se dissout ce que nous avons identifié comme la deuxième contradiction du traitement patočkien du monde : celle entre la synonymie monde – être et leur dissonance. Mais ce même cadre nous permet de résoudre aussi la première antinomie, celle qui oppose le monde comme apparaissant (pôle de la structure de l'apparition) et le monde qui nomme cette structure même. Dans ce même essai marquant le début de la reprise phénoménologique d'Aristote par Patočka, nous pouvons lire : « La finalité du monde est finalité pour l'être conçu comme *présence constante*. Or ce qui est constamment présent n'est pas seulement l'*eidos*, la forme, mais au même titre et de manière plus fondamentale encore la progression continue du non-être vers l'être, la *metabolé*, le mouvement »⁵⁹. Autant dire que le monde conçu comme mouvement, comme acheminement vers la présence constante, est une donnée ontologique première. Ainsi, ce que le monde est, ce n'est pas seulement la forme, les déterminations qui singularisent les apparaissants, leur

⁵⁹ MNMEH, p. 133.

individuation précise, mais aussi leur structure d'apparition – leur mouvement. Le monde est donc à la fois la totalité intotalisable des individualités singulières *et* la structure des apparitions : le mouvement qui, en fonction des centres de phénoménalisation (les subjectivités vides), varie l'approchement et l'éloignement des apparaissants dans leur apparition, qui met en place et s'identifie à la dynamique vide – remplissement. D'ailleurs, dire (comme Patočka le fait) que, dans le *comment* de l'apparaître, ni le remplissement ne saurait être total, ni le vide, absolu, cela revient à signaler la présence irréductible (pas de vide absolu possible) et inépuisable (pas de remplissement total) du monde dans sa nature de mouvement ontogénétique. Patočka reprendra cette thèse en 1972, en affirmant : « Le monde est à la fois *tâche imposée* aux apparitions et ce qui subsiste (*Bestehendes*) au-delà d'elles »⁶⁰. Le monde est donc à la fois l'apparaissant dans les apparitions (tâche imposée) et leur loi d'apparition, la structure invariante (qui subsiste) du se-montrer visant le maximum de présence.

La bipolarité même de la structure d'apparition est commandée elle aussi par le monde considéré comme mouvement d'accroissement de présence. Si le monde est ce mouvement de manifestation, il doit se montrer (il doit accroître l'être des déterminations dans leur dévoilement), « mais l'univers ne peut se manifester *qu'en lui-même*, il n'y a rien au dehors de lui à quoi il puisse se montrer »⁶¹. C'est parce que le monde ne peut se phénoménaliser, se montrer qu'à l'intérieur de soi-même qu'il se dédouble (en se centrant dans des subjectivités) dans un grand apparaissant tout en restant néanmoins aussi ce qui régit l'apparition, sa structure et sa loi (d'être mouvement comme cheminement vers le maximum d'être).

« Le monde est-il une contradiction interne, un concept dialectique ? »⁶². C'est à cette question, posée par Patočka dans le manuscrit de travail « *Forme-du-monde de l'expérience et expérience du monde* », que nous avons essayé, dans ce qui précède, d'apporter une réponse négative. En passant en revue ce qui nous ont semblé être les deux contradictions (apparentes) les plus proéminentes du traitement que Patočka réserve au monde, nous avons voulu mettre au jour la manière dont sa reprise de la conception aristotélicienne du mouvement pourrait conduire à une dissolution de ces difficultés. Seule cette unification préalable (opérée dès 1964), dans l'horizon du concept aristotélicien de mouvement, des thèmes qui sembleront par la suite se

⁶⁰ « *Forme-du-monde de l'expérience et expérience du monde* », PP, p. 223. Renaud Barbaras qualifie cette formule de « magnifique » (*art. cit.*, p. 492).

⁶¹ « *Qu'est-ce que l'apparition ?* » (note de travail de 1973-74), PP, p. 256. Voir aussi PP, p. 223-224.

⁶² PP, p. 218.

dissocier et s'opposer - monde, être, apparaissant, structure de l'apparition -, permet de considérer les évolutions de son traitement du problème du monde autrement que sous le signe de la contradiction.

Dragos DUICU

Université Paris I Panthéon-Sorbonne